Document généré le 25 avr. 2024 02:14

24 images

Umberto, oui...

Jean Pierre Lefebvre

Numéro 100, hiver 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23692ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lefebvre, J. P. (2000). Umberto, oui.... *24 images*, (100), 36–36.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

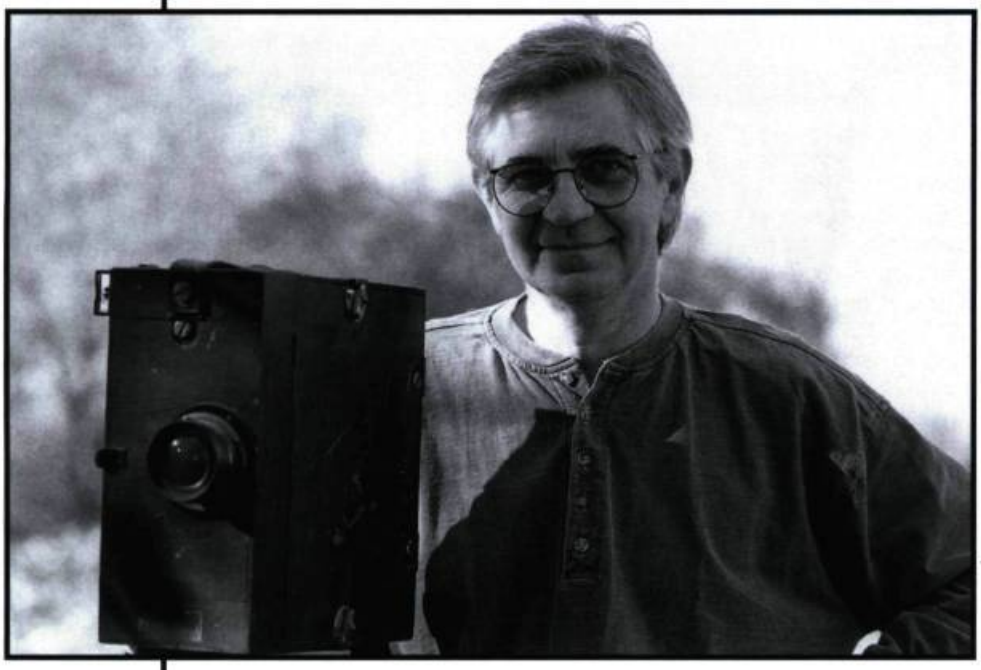
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

UMBERTO, OUI...



MARC-ANDRÉ GRENIER

Tout se bouscule entre mes treize et quatorze ans, soit en 1954 et 1955, la puberté aussi bien que les grandes déclarations d'amour du cinéma, ***The General*** de Buster Keaton, ***Jour de fête*** de Jacques Tati, ***Fort Apache*** et ***The Quiet Man*** de John Ford et les films de De Sica, ***Le voleur de bicyclette***, ***Sciuscià***, ***Miracle à Milan***; mais c'est ***Umberto D*** (1952) qui refait invariablement surface quand je pense à l'œuvre qui a cristallisé mon désir premier de devenir cinéaste, désir par la suite confirmé et amplifié par mes rencontres avec Renoir, Mizoguchi, Buñuel, Franju, Resnais, Bail et Groulx.

Umberto D., *si*. Il suffit de regarder mes films. Rose et Armand des ***Dernières fiançailles*** sont les cousins du vieux Umberto lui-même et de tous les marginaux pourtant majoritaires, les gens ordinaires, qui ont si peu le droit d'exister à l'écran, à moins qu'ils ne fassent partie d'une quelconque mafia ou aristocratie. Et cette passion pour les gestes bellement quotidiens: la jeune bonne enceinte qui met la table, Rose pareillement, la jeune bonne qui moud le café, Rose qui infuse le thé. Et l'humanisme. L'espoir malgré les injustices et la mort, ainsi que le rappelle son petit chien Flag à Umberto au moment où il veut se suicider en l'entraînant dans la mort avec lui. La dignité de vivre, en somme.

Umberto D. c'est par ailleurs la leçon du plus avec le moins en même temps que l'exemple type de la reconstruction de la dramatique spontanée du réel. Ainsi, à mes yeux, il n'y a jamais eu de frontière tangible entre le cinéma dramatique et le documentaire. Mais sans ***Miracle à Milan***, je n'aurais peut-être pas su qu'il était possible de filmer de *vrais* anges.

Mille grazie, Vittorio.

Jean Pierre Lefebvre